

Badische Landesbibliothek Karlsruhe

Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe

Au Pays de Kirschwasser

Gueymard, Fernand

Paris, 1882

Lettre V

[urn:nbn:de:bsz:31-244848](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:bsz:31-244848)

LETTRE V.

La Promenade proprement dite.—L'Avenue de Lichtenthal.— Tentative avortée d'assassinat contre l'Empereur Guillaume.—Le Michaelsberg et la Chapelle russe.— La Mesmersches-Haus.— Ce qu'était M. Bénazet.— La monomanie du professorat en Allemagne.— Le Beutig et ses villas.— La Léopoldshoehe, Sauersberg et le Châlet des chèvres.— Les goûters allemands.— L'Impératrice.— Le hameau et le vallon de Thiergarten.— La Léopoldstrasse ou le « Chemin de l'Echo ».— La grand'route de Bade à Oosscheuern; Badenscheuern.— L'Allée des soupirs.— L'Haeslig et le nouveau cimetière.

A Bade, la nature est si belle et si riante, les forêts sont si mystérieuses et si poétiques, les vallons si fleuris et si coquets, qu'ils exercent sur ceux qui ont le bonheur de les connaître un irrésistible attrait. On voudrait y passer sa vie toute entière. Le boudoir le mieux capitonné y devient une vilaine et noire prison, dès que le soleil éclaire de ses premiers rayons les appas enchanteurs de la vallée de l'Oos. On s'y sent mal à l'aise,

et, comme l'oiseau qui aspire à la liberté, quelque douce et dorée que soit sa cage, on brûle du désir de prendre la clef des champs.

Parmi tant de charmantes promenades, on n'a que l'embarras du choix. Mais encore ce choix n'est-il point facile, car ces allées, ces routes, ces sentiers sont si pittoresques, si séduisants, qu'on ne sait auxquels donner la préférence.

Cependant, au sortir de son hôtel, l'étranger viendra presque d'instinct à la Promenade proprement dite, commençant à l'hôtel de Bade et se prolongeant jusqu'aux magasins de la Maison de conversation. Il pourra ainsi admirer la puissante végétation qui tapisse la base du Michaelsberg, écouter la rivière courant dans l'étroit canal qu'on lui a imposé pour lit, ou s'arrêter, auprès de la Trinkhalle, devant le beau buste en marbre blanc de l'empereur Guillaume, l'œuvre de Kopf.

Le voilà à la vieille allée de Lichtenthal. Un marronnier séculaire, fière sentinelle autour de laquelle un banc s'enroule, le salue dès son premier pas; le Club international lui ouvre ses portes, s'il aime le jeu, le tir ou les courses; un roc artificiel surgit du vert gazon et se couvre de la blanche écume de son jet d'eau. Des chênes, dont la naissance se perd dans la nuit des temps, aux troncs gigantesques et ridés par l'âge, dont les branches, pareilles à des arbres ordinaires, se soutiennent réciproquement aux grands anneaux de fer qui les unissent, entrelacent leurs rameaux et dessinent au-dessus du chemin une voûte impénétrable. A leur droite, des sentiers tracent parmi les pelouses un vrai labyrinthe et vont mourir sur le flanc de la colline, auprès des riches villas de la Friedrichstrasse. Un banc rustique vous y tend ses bras tordus; un sauvage pavillon, avec des colonnes, des chapiteaux, des parois, une rampe, un toit

faits entièrement d'écorces d'arbres, vous engage au repos; des fontaines versent sans cesse leur eau cristalline dans un bassin, où un gobelet de fer-blanc est à la disposition de tous. Et ce gobelet est d'autant plus agréable, que personne ne se fait scrupule d'y plonger les lèvres. A leur gauche, des bouquets d'arbustes exotiques, dont les noms savants se balancent sur de petites plaques de fer émaillé avec l'insouciance inconscience de leur prix, mêlent leur feuillage aux fleurs des parterres et à la verdure des massifs. Au delà de la rivière, de délicieux chalets ou de ravissants hôtels se cachent sous un rideau de sapinettes, s'emprisonnent dans un léger grillage de bois finement découpé où le liseron et la clématite suspendent leurs fleurs, ou s'abritent derrière des tonnelles tapissées de vignes et de plantes grimpanes. Des broderies de fleurs et de feuilles éclatantes animent leurs pelouses, des chemins recouverts de gravier les découpent ainsi qu'une marqueterie, de vivantes guirlandes relient leurs arbres et des escarpelles portent dans les airs des bambins roses et maflus. Plus loin, un bloc de pierre noirci par le temps élève péniblement la tête au-dessus de sa couche herbeuse: c'est le modeste monument que Bade éleva en 1859 au poète immortel, à Schiller, à l'occasion d'un court séjour qu'il fit dans la vallée. Puis une blanche maison met une tache vive dans la crudité des verts, là où le vallon de Thiergarten vient se joindre à l'Oosthal; un vieux saule, courbé sous le poids des ans, pleure auprès d'elle et l'inonde de ses larmes.

La majestueuse avenue change alors d'aspect: l'érable le tremble, le tilleul s'unissent à ses chênes antiques; une large prairie s'étend à sa gauche, découvrant un superbe horizon sur les montagnes, pendant que, de l'autre côté, un mamelon peu élevé entr'ouvre l'échevellement de ses fourrés pour nous laisser contempler la

villa Menschikoff et les coquettes habitations de la famille Thur. C'est là près que, le 14 juillet 1861, un assassin, Oscar Becker, tira sur le roi Guillaume. Le monarque échappa heureusement à l'attentat et la balle qui lui était destinée alla se loger dans un arbre que l'on a vêtu d'une solide couverture, sans doute afin de le protéger contre les attaques des chasseurs de reliques. Que de pensées doivent assaillir l'esprit du vieil empereur, lorsqu'il passe chaque matin en face du lieu qui faillit être son tombeau !

Quelques splendides constructions se sont groupées aux alentours : la villa Dittler, le plus beau joyau du vallon de Gunzenbach, avec des plates-bandes et des parterres éblouissants, comme des lambeaux d'un cachemire de l'Inde enchâssés dans les pelouses ; l'hôtel de Belle-Vue, offrant sur Bade et son cadre vivant un incomparable coup d'œil ; cette séduisante villa Merk, adossée à un haut pavillon circulaire qui lui sert de tour et de portique, et bien d'autres encore.

Puis les collines de droite s'éloignent ; une prairie, l'Aumatt, étire son vert tapis entre l'avenue et le noir manteau de sapins du Kløesterberg, où la villa Gagarine détache sa riante silhouette, tandis que l'allée rejoint le ruisseau de l'Oos et serpente avec lui, selon le caprice de ses eaux. Ce sont alors cent ponts légers et variés qui en franchissent le cours ; au delà de ces ponts, cent jardins, avec des vignes, des berceaux, des fruits et des fleurs ; et derrière ces jardins, cent chalets, tous plus frais, plus pimpants les uns que les autres, avec de hauts toits à pignons, avec des corniches dentelées, avec des balcons perdus dans le feuillage, avec des vérandas parfumées et ombreuses. L'hôtel de l'Ours est le dernier d'entre eux et l'on arrive à Lichtenthal.

L'une des promenades les plus fréquentées de Bade

est celle de la colline Michel, un des contre-forts du Friesenberg, auquel s'appuient les longs bâtiments de la Maison de conversation. La montagne a été convertie en un vrai parc anglais. Des chemins larges et commodes y décrivent de sinueux lacets, tandis que de rapides sentiers abrègent la longueur des courbes et escaladent lestement la hauteur. Une crevasse arrondie, duvetée de gazon, descend de la cime boisée du Friesenberg jusqu'au pied de la vallée : on dirait qu'un tremblement de terre a violemment fendu la montagne et l'a partagée en deux mamelons unis par un tapis de prairies.

Le mamelon de gauche est le plus pittoresque, car sa végétation est plus puissante, car ses sentiers sont mieux ombragés, car ses versants sont plus variés et plus accidentés. En y établissant un réservoir pour la distribution des eaux de la ville, on a songé à son embellissement et l'on y a amassé quelques pierres, afin de simuler un rocher derrière lequel une nappe d'eau tache les prés d'un miroir d'azur. Devant ce bassin, une terrasse s'avance vers la ville, sous la forme d'un balcon gigantesque, et offre un charmant coup d'œil sur Bade et son cercle de collines. Un peu plus loin, le nouveau château gothique du prince de Solms-Braunfels affecte des allures moyen-âge, avec sa haute tour faite de grès rose et flanquée de quatre clochetons, avec ses pignons et ses fenêtres des siècles passés, avec ses murs crénelés et son entrée guerrière. On en dit l'intérieur fort intéressant : je regrette de n'avoir pu le visiter, à cause de la présence du prince

Malgré son magnifique aspect, cette partie de la montagne n'est cependant pas celle que l'étranger visite de préférence. Il aime mieux gravir les pelouses ensoleillées du mamelon le droite, car le monument, dont elles sont couronnées, a attiré ses regards aussitôt son arrivée à Bade : j'ai cité la Chapelle grecque. C'est, en

effet, une fort jolie construction, surmontée d'un dôme étincelant, et dont les murs, rayés de grandes bandes roses et grises, se dissimulent derrière un modeste portique, dessiné par de blanches colonnes arrachées au mont Mercure et ornées de gracieux dessins. Ainsi bâti, ce monument a l'apparence d'un temple athénien, coiffé d'une coupole byzantine.

La chapelle grecque a été erigée, en 1866, aux frais du prince Michel Stourdza et de sa femme Smaragda, née princesse Vogoridès, à la mémoire de leur fils mort à l'âge de dix-sept ans. Klenze en conçut les plans et Dolman fut chargé de leur exécution. Chaque dimanche, un pope y célèbre l'office, tandis qu'il y chante les vêpres toutes les après-dînées.

L'intérieur est richement décoré. Le mausolée du jeune prince forme une œuvre d'art remarquable, ainsi que les statues de marbre de ses parents, sorties des ciseaux du sculpteur romain Rinaldi et du sculpteur français Thomas. L'œil de Dieu, qui brille au sommet de la coupole et éclaire les douze apôtres, les quatre tableaux peints sur fond d'or de chaque côté des fenêtres et représentant des sujets empruntés à la vie des saints, la riche mosaïque du pavement et des candélabres en bronze complètent l'aspect byzantin de ce religieux édifice.

Nous pouvons, presque sans nous éloigner de la Maison de conversation, faire un tour délicieux au milieu des plus belles villas badoises. Nous remonterons à cet effet la rue Werder, et nous nous arrêterons, dès son début, devant la « Mesmersches-Haus », ainsi intitulée du nom de son propriétaire. C'est un hôtel qui n'a rien de bien remarquable, et dont je ne te parlerais pas, s'il ne devait nous intéresser à un autre point de vue que celui de sa beauté : le souvenir de M. Bénazet, dans le parc

duquel il a été construit, et dont on voit encore sur la hauteur la villa, en ce moment en réparation.

Mais je t'entends déjà demander qui était ce M. Bénazet. M. Bénazet, c'était le roi de Bade, alors que le grand-duc n'était que le souverain du grand-duché, c'était le dieu chéri des habitants et des baigneurs, c'était la source du Pactole qui charriait ses flots d'or dans les salons de la Maison de conversation. Désirait-on prendre part aux fêtes de son royaume, on s'adressait à M. Bénazet; voulait-on relancer le chevreuil et le sanglier dans les profondeurs de la Forêt-Noire, on s'adressait encore à M. Bénazet; réclamait-on quelque concert, quelque spectacle extraordinaire, quelque plaisir nouveau, on s'adressait toujours à M. Bénazet; terminait-on quelque édifice, M. Bénazet présidait en maître à son inauguration; construisait-on un hôpital, M. Bénazet le dotait d'un royal cadeau; fallait-il soulager quelque misère, on puisait à la caisse de M. Bénazet! — C'était donc plus que l'émule d'un roi? — Non, c'était simplement le fermier des jeux et le fondateur de la splendeur de Bade.

Il mourut en 1867 et eut M. Dupressoir pour successeur. Mais celui-ci était à peine monté sur le trône que la roulette fut maladroitement bannie, et la villa du roi de Bade disparut derrière l'hôtel que l'empereur et l'impératrice ont choisi comme pied-à-terre durant leur visite annuelle à la coquette ville d'eau. Voyageurs et pensionnaires sont alors poliment éconduits, car leurs Majestés occupent la maison entière. — Tu t'étonneras peut-être qu'elles ne logent point chez leur fille, la grande-duchesse de Bade: le palais est, dit-on, trop petit pour héberger leur suite. Le vieil empereur aime d'ailleurs à se promener à l'avenue de Lichtenthal, et, d'ici, il n'y a qu'un pas jusqu'à son allée favorite.

Aussitôt après avoir dépassé la maison Messmer, on

remarque, à droite, une sorte de temple grec, dont le vestibule sang de bœuf est recouvert d'inscriptions empruntées à la langue de Démosthène : c'est l'atelier d'un statuaire, le professeur Kopf. En Allemagne tous les artistes sont des professeurs : ils ne seraient point artistes s'ils n'étaient professeurs, comme le chef d'orchestre ne serait point chef d'orchestre, s'il n'était maître de chapelle. Un soir, un prestidigitateur vint donner une représentation au Kursaal : il s'appelait le professeur Duschnée. Au bal, un monsieur à longs favoris règle l'ordre des danses : c'est encore un professeur, un strasbourgeois, dont j'ai oublié le nom. Un pédicure se recommande dans les journaux des certificats les plus flatteurs : c'est toujours un professeur, un professeur d'anatomie et de pathologie du pied, s'il te plait. Quant au nôtre, il s'est mis sous la protection des dieux de la Grèce ; le culte de l'art ancien n'a pu manquer de l'inspirer. Je n'ai point vu ses œuvres, mais la réputation dont il jouit dans toute l'Allemagne est garante de son talent.

Nous continuons à monter lentement la rue, admirant, à toute minute, une villa, un chalet, un pavillon. Voici la villa Louise, que M. Stadelhofer, mon hôte, le propriétaire de l'hôtel d'Angleterre, met chaque printemps à la disposition des personnes qui veulent passer la saison à Bade ; voilà la villa Stromaier et son élégante voisine, la villa Seefels, rougissant sous son voile éclatant de vignevierge. Au premier coude de la route, le chalet Jung émerge d'une guirlande de berceaux, comme une fleur colossale épanouie au milieu d'un bouquet de marronniers nains et de sapinettes. Ici, c'est la superbe villa Kumbergia, le nid d'un ancien négociant de Saint-Pétersbourg, tout capitonné de feuillage, de mousse et de fleurs, avec des vérandas pleines d'ombre et de parfums, des cordons de pampres se courbant entre ses arbres,

un dôme puéril poussant au-dessus de sa verte ceinture comme un grand champignon de fer-blanc. Un peu plus loin, M. Weber, un ancien maire badois, a élevé un ravissant chalet parmi de touffus bosquets de sapins. Là-bas, dans le haut, deux beaux pavillons de bois, scintillant sous leurs couleurs rouge, jaune et brune, brillent comme des astres sur la lisière de la forêt du Friesenberg.

Nous atteignons ainsi le sommet du Beutig, à l'endroit où la Wilhelmstrasse prend naissance. Si nous suivons la courbe qu'elle décrit sur le versant de la colline, nous passerons de nouveau auprès de séduisantes demeures, dont les parterres en fleurs nous lancent au visage des bouffées embaumées, en même temps que la fauvette égrène en cascades harmonieuses ses champêtres roulades, — l'une d'elles, la plus modeste, déborde de poésie, avec son toit aigu, le long duquel rampe une légère corniche ouvree, avec son double et haut escalier, avec ses balcons ajourés, où s'alignent des géraniums écarlates, avec son quatrain peint sur sa face en guise de panonceau chargé de dire le bonheur de ses habitants — et nous rejoindrons bientôt la Werderstrassé, presque à notre point de départ, derrière la « Mesmersches-Haus ».

Une autre fois, je montai à la Léopoldshöhe, la colline Léopold. Je ne sais d'où lui vient ce nom. C'était sans doute l'une des promenades favorites du grand-duc, qui, en la choisissant pour but de ses excursions, montrait son amour de la poésie et de la belle nature. La vue y est en effet surprenante : on est aux premières loges pour contempler toute la gracieuse coquetterie de la charmante cité et de son incomparable décor. Le promeneur y trouve un bosquet enfermé dans une haie vive et percé de deux chemins en croix, avec de la fraîcheur et des bancs. Vu de loin, ce fourré paraît une énorme

aigrette de verdure plantée sur le front du mamelon, dénudé par la coupe des récoltes.

En poursuivant ma route, je suis arrivé auprès de d'une humble maison de paysans. Cette maison n'avait qu'un étage, un haut toit de tuiles euflammées, des contrevents verts et des murs d'aubépine ; elle me parut si tranquille, si heureuse, que je me représentai ainsi les « Charmettes » et que je songeai à Rousseau. Je demandai où j'étais : on me répondit : « Au hameau de Sauerberg, sur la grande route de Bade aux ruines d'Yburg. »

Je redescendis le versant de la colline, tapissée en cet endroit d'un beau bois de hêtres. Des mamans travaillaient sous leurs rameaux échevelés, au milieu de leurs bébés, qui se laissaient rouler dans un lit de feuilles mortes, s'ils n'emplissaient leurs paniers de mousse et d'herbe ; quelques chèvres blanches broutaient les jeunes pousses des ronces et j'entendais les sonnailles des vaches, regagnant l'étable.

Je fus bientôt à la « Molkenanstalt », au « Chalet des chèvres », comme disent les Français. C'est l'agreste palais de ces superbes bêtes, dont, chaque matin, je bois si volontiers, à Bade, la crème savoureuse ; c'est aussi le lieu, où l'on prépare le petit lait débité à la Trinkhalle.

Devant ce chalet, à l'ombre d'un quinconce touffu, entre de rustiques balustrades, on a rangé des tables et des chaises : voilà le rendez-vous préféré de la colonie germanique, qui s'y réunit, chaque jour, après le concert de trois heures. On y sert du café au lait, du beurre, des petits pains, du fromage, ... un déjeuner complet, que l'Allemand a trouvé si bon à son réveil, qu'il se décide bien volontiers à le recommencer entre son diner et son souper. Cela s'appelle « goûter ».

Mais le Chalet des chèvres n'est point qu'un lieu de réunion où l'on boit et où l'on mange, c'est aussi un fort joli pavillon, pittoresque comme une coquette maison

de l'Helvétie, d'un aspect charmant de rusticité, mollement étendu au pied du petit bois de Sauersberg. A ce titre, il reçoit des visites princières, dont s'honoreraient maints palais. L'impératrice s'y rend volontiers. Un jour, je la vis assise au milieu du monde, sur une méchante chaise boiteuse, en compagnie d'une seule dame d'honneur; elle prenait tout bourgeoisement un verre de lait. Celui qui ne l'eut point connue, l'aurait prise pour une bonne vieille grand-mère, élégante et soignée comme une jeune fille en quête d'un futur mari.

Un verger sépare la Molkenanstalt du hameau de Thiergarten. Ses pommiers s'affaissent sous le poids de leurs fruits; ses pruniers se déploient, ainsi qu'un énorme bouquet de baies allongées et violettes, et des gaules, plantées en terre, portent les branches de ses poiriers, penchées jusqu'au sol. Nous sommes au moment de la moisson : au sifflement des faux, l'herbe se couche en jonchées arrondies, disposées dans les près comme les galets sur le sable de l'Océan; des milliers de paquets meurent sous les coups de la lame cruelle, semant la verdure d'étoiles éclatantes de blancheur; ou le foin s'agite dans les airs en brouillards odorants, au-dessus de la fourche effilée qui l'enlève. Accotées aux monceaux de fourrage dans lesquels elles enfoncent, des payses sommeillent; de jeunes gars aiguisent leurs faucilles, et la montagne redit le bruit cadencé de leurs marteaux ou le grincement de la pierre éraflant le fer de leurs outils.

Au delà du verger, le hameau repose silencieusement dans son épineuse ceinture de roses et d'églantiers, ouvrant ses portes au chant des oiseaux et n'ayant pour gardien que la bonne foi des gens du pays. Deux ou trois chiens sont les seuls êtres animés que je rencontre sur mon passage. Ils dorment au bord de la route. Au bruit de mes pas, ils soulèvent la tête, me regardent

nonchalemment et se réassoupissent aussitôt.

Je marche quelques instants encore et je rejoins la bruyante allée de Lichtenthal, pleine du brouhaha de ses équipages, du chuchotement de ses promeneuses babillardes et des tapageuses clameurs de ses jeunes amants.

Si tu sors du jardin du Château-Neuf, un chemin s'ouvre devant toi, entre quelques maisons de paysans, à la gauche d'un champ de roses, auquel la ville vient s'approvisionner tous les matins. Ce chemin, c'est la rue Léopold, aussi connue sous le nom de « Chemin de l'Echo », car il paraît, qu'au premier de ses angles, on entend la voix de la montagne répéter les paroles qu'on lui adresse. Je l'ai saluée, mais l'impertinente ne m'a point répondu.

Notre route traverse une magnifique prairie redescendant vers la ville : le Pflutterloch. Aucun arbre ne tache son brillant tapis et l'œil libre peut y voir, par une chaude matinée d'été, l'humidité de la vallée monter lentement vers les nues; la ville, ainsi voilée d'une gaze vaporeuse, apparaît comme un site féerique, au milieu d'un cercle de collines baignées elles-mêmes dans une atmosphère d'azur. Cette toile est merveilleuse.

A l'extrémité de cette prairie, un portique demi-circulaire découpe sa blanche colonnade sur un sombre rideau de sapins, tandis qu'un ange, debout sur un piédestal, regarde le ciel et adresse des remerciements à Dieu : c'est le monument que le prince de Furstenberg fit élever en souvenir d'un danger auquel son fils échappa en 1870. J'ignore le péril qui menaça le jeune seigneur. — A droite, au sommet d'un mamelon, la nouvelle villa Sukow, la propriété du ministre de la guerre de Wurtemberg, un vrai loup, dit-on, grand amateur de

solitude, qui a bâti sa retraite le plus haut possible, afin d'en écarter les importuns.

Le bois de sapins, dans lequel on pénètre après avoir dépassé le monument, est si touffu, qu'on ne peut découvrir le jour à travers les aiguilles de ses vieux conifères. De petits cris secs et saccadés y révèlent la présence de toute une légion d'écureuils : on en voit souvent sur la route, jouant avec le bois mort ou grignotant quelque fruit de la forêt. Une belle avenue part du chemin et conduit à la villa Thal, assise, avec ses deux tours, sur le flanc de la colline : elle appartient à une famille russe, la famille Krippenhoff. Plus loin, une source jaillit d'un tronc d'arbre, sculpté dans la pierre, et se brise contre les parois d'un rustique bassin : son joyeux murmure vous poursuit jusqu'au sortir du bois.

En cet endroit, le temps ou la main de l'homme a pratiqué dans la forêt une immense échancrure tapissée de pelouses. On l'a choisie pour y établir le tir à la carabine et le tir aux pigeons. Les pauvres volatiles que la mort n'a pas atteints ont au moins d'impénétrables bosquets, où cacher leurs maux et soigner leurs blessures, à l'abri des poursuites des spéculateurs et des gamins. Le joli pavillon de bois surgissant au début de la prairie sert de local à la Société de gymnastique. A deux pas, d'énormes galeries vitrées se bombent au-dessus de mille plantes rares, dont on soupçonne les bizarres découpures à travers leur fragile prison : ce sont les serres du grand horticulteur Vogel Hartweg. Puis le chemin continue et regagne la vallée, en face de la petite gare badoise.

Puisque nous touchons à la voie qui conduit à la plaine du Rhin, suivons-la quelques instants. Elle forme, au surplus, l'une des promenades les plus agréables et les plus animées des environs de Bade : les équipages y galo-

pent volontiers durant les belles après-dînées d'automne, et bien des touristes la redescendent en voiture jusqu'à son point de rencontre avec le chemin de fer de Bâle à Heidelberg, plutôt que de prendre le train à Bade. La distance la séparant du petit village d'Oos n'est que d'une demi-lieue, d'ailleurs ; elle forme, pour le voyageur qui s'éloigne, une délicieuse excursion, un souvenir de ses courses à travers les collines et les vallées de la Forêt-Noire.

C'est d'abord une rue charmante, avec des villas si nombreuses qu'elles s'écrasent réciproquement, avec une avenue de marronniers et d'érables où le piéton n'a point à redouter les ardeurs du soleil, avec des bosquets où des sentiers sillonnent des massifs de verdure. Puis de rustiques et propres habitations de paysans se mêlent aux maisons de campagne ; des auberges se parent de noms historiques ou gastronomiques ; des haies enferment des champs de roses, des parterres de fleurs ou des guirlandes de capucines ; des enfants te présentent des fruits sur des assiettes ramagées ou dans de jolies corbeilles d'osier : tu es au bourg d'Ooscheuern.

Tu marches alors entre deux rangs d'arbres fruitiers, aux pieds des maigres vignobles de l'Hardtberg ; à ta gauche, le Froemersberg étale son riche manteau de velours, si épais, que tu ne peux découvrir la moindre partie de la montagne. Un blanc joyau, une opale piquée dans ce vert duvet, étincelle à sa base : on le nomme « le Château des Jésuites » et il a pour décor des terrasses, des galeries ombragées et des berceaux de feuillage. Chemin faisant, tu croises de primitifs attelages, tels que devaient être les attelages germains, trainés par quatre bœufs courbés sous le joug, et lançant à travers la vallée le cri strident de leurs essieux grossiers ; ou tu t'étonnes de la politesse de tous ces blonds enfants,

qui distribuent leurs « *Tag* » et leurs « *Morgen* » avec une prodigalité sans pareille.

Tu arrives ainsi à Badenscheuern, un hameau prétentieux, dont les habitations affectent des airs de monuments, les boutiques des mines de magasins, les « *gasthof* » des aspects d'hôtels, et tu poursuis ta promenade à l'ombre de pommiers tachetés de points odorants et vermeils. De longs plans de légumes zèbrent la vallée ; des femmes sarclent leurs petits domaines avec un soin jaloux, pendant que leurs enfants se réunissent à trois, à quatre, pour secouer un arbre récalcitrant et croquer ses belles pommes, plus cramoisies que leurs joues colorées : toutefois l'arbre tient bon et les fruits se bercent avec dédain au-dessus des têtes de nos jeunes gourmands.

Pendant l'Oosthal semble se rétrécir : les derniers contreforts de l'Hardtberg avancent audacieusement leurs masses, comme une vague monstrueuse prête à engloutir toutes ces chétives maisonnettes. Mais le flot de montagnes s'arrête à temps et, tandis que tu en contournes les flancs arrondis, tu surprends à ses pieds le beau village d'Oos, épanoui autour de sa nouvelle église, au seuil même de la plaine rhénane.

Il existe à deux pas de la nouvelle préfecture une superbe avenue, presque digne de rivaliser en beauté avec celle de Lichtenthal, bien qu'elle n'en ait ni l'importance, ni la réputation, l'allée des Soupîrs. Ses arbres puissants marient leurs rameaux dans les airs et leurs branches flexibles inclinent en mobiles retombées susurrant aux baisers de la brise. Durant les plus chaudes journées de l'été, il y règne sans cesse une fraîcheur bienfaisante et un demi-jour mystérieux qui en augmentent encore le charme. Emprisonné dans ses frères barreaux de feuillage, le regard ne saisit que deux trouées lumineuses, à chacune de ses extrémités ; l'âme

seule peut y voler à son gré et planer dans une atmosphère sans bornes. Le nom de l'avenue lui-même prête à la rêverie et à la méditation ! Pourquoi « l'allée des Soupirs » ? Serait-elle si souvent la consolatrice des amants malheureux et le témoin de leurs larmes ? Non ! C'est la voisine de l'ancien cimetière, la vieille confidente des veuves inconsolables, des époux désespérés, des fils et des filles en pleurs !

Il n'y a pas loin de là au hameau d'Anaberg, quelques cabanes de paysans plantées au sommet de l'Haeslig, parmi des noyers, des pruniers, et autres arbres à fruits.

L'Haeslig est une fertile colline, adossée au Mont-Mercure et dominant Bade du côté de l'est. On l'a choisie pour y établir le nouveau réservoir des eaux de la ville, et, afin de rappeler ce travail important par un monument impérissable, on y a construit une belle façade de grès rose au-dessus de la citerne elle-même. Cette façade est couronnée d'une rampe antique surmontée d'énormes tridents de fer ; elle a pour décoration le dieu de la mer, Neptune, chevauchant sur un dauphin, et deux masques crachant sans cesse, à chacun de ses côtés, une eau limpide et pure. Un écusson porte ces mots : « Aurelia aquensis. Commencée en 1877, terminée en 1878. » La Bade moderne s'est souvenue de la Bade ancienne.

Sur la déclivité d'une ondulation de la colline, un blanc ruban se déroule entre une double muraille de pierres grises et de noirs sapins : c'est le nouveau cimetière, le « Friedhof », « le Champ de Paix », ainsi que l'appellent les Allemands. Les tombes s'y pressent les unes contre les autres, blotties dans la verdure, à l'ombre d'un saule-pleureur, sous un réseau de vigne-vierge et de lierre, au milieu d'un jardinet, avec des couronnes d'immortelles, un bouquet de fleurs, une écharpe de mousseline, un petit banc, une pierre en manière de

prie-Dieu pour le pieux visiteur. La plupart sont de modeste apparence : un ange agenouillé lève la main au ciel ; quelque candide jeune fille sème des fleurs autour de son piédestal de marbre. Comme épitaphes, des noms appartenant à toutes les nationalités ; comme emblème de la reconnaissance de Bade envers ses héroïques enfants morts au champ d'honneur, un obélisque tronqué, couronné de quatre têtes de lions mordant féroce-ment des chaînes suspendues au-dessus des villes de Woerth, Metz, Paris, Strasbourg, et portant l'inscription : « Avec Dieu, pour le Prince et la Patrie. Aux héros de 1870 et 1871 : la ville de Bade, 1873. ». Au milieu du cimetière, une chapelle octogone, un malheureux pastiche du baptistère florentin, abrite deux toiles. une « Ascension » et une « Résurrection de Lazare », si mauvaises, si fantasques, qu'elles doivent souvent troubler l'esprit de maints convois funèbres. A ce seul titre, on devrait leur assigner une autre demeure, où chacun pût, à leur vue, librement éclater de rire.